



TROIS DAMES DE LA LEGATION AMERICAINE A PEKIN.

LES Premières Feuilles

Monsieur et Mme Dubouloï sont le meilleur exemple du ménage bien assorti, du moins ont-ils cette réputation dans la rue du Château-d'Eau, où ils tiennent depuis longtemps une pharmacie de 1re classe. Lorsqu'une femme, dans le voisinage, veut faire honte à son mari, de conduite déréglée, elle ne manque pas de lui rappeler la sobriété et la bonne tenue de M. Dubouloï; lorsqu'un mari veut confondre sa femme et lui reprocher son caractère acariâtre et son verbiage potinier, il s'empresse de lui opposer la douceur et la discrétion de Mme Dubouloï. De fait, rien ne semble troubler la félicité de cette heureuse union. Mme Dubouloï, blonde encore, comme une gerbe de blé, approche doucement de la quarantaine et n'en continue pas moins à sourire agréablement à tous ceux que leur bonne fortune met en sa présence. M. Dubouloï qui, lui, s'en éloigne à peine, de la quarantaine, est brun comme une aile de corbeau, avec des cheveux un peu longs, ainsi qu'il sied à toute tête de penseur, et c'est la bienséance en personne. La pharmacie est l'un des meilleurs fonds du quartier et les malades semblent se donner le mot, en hiver, avec les rhumes et les gripes, en été, avec les embarras gastriques et les cholérides, pour affluer au milieu des bocaux renfermant la panacée de leurs maux. Et M. Dubouloï ne suffirait peut-être à satisfaire sa nombreuse clientèle s'il n'avait pour l'aider un distingué élève de l'Ecole de pharmacie qui apprend chez lui la pratique de la pratique et en lequel il a la plus grande confiance. Comme ils sont sur le chemin de la prospérité, M. et Mme Dubouloï ont profité pour acheter, l'année dernière, une petite, toute petite maison de campagne aux environs de Paris, où ils vont passer, un dimanche sur deux, la journée en plein air, loin du sirap antiscorbutilique et de l'huile de ricin, laissant la direction de leur maison à un distingué élève et à la bonne dont il suffira de dire qu'elle est dévouée pour en faire le portrait. Oh! bien modeste est cette maison de la campagne. Elle semble avoir été dessinée par un écuyer du cours élémentaire; elle est toute blanche avec son toit, tout ce qui sur le bord d'une route sans ornement. Elle se compose, au sous-sol, d'une cave où l'on peut mettre un cent de bouteilles, au rez-de-chaussée de deux pièces, y compris la cuisine, au premier, de deux pièces, sans placards. Ce pied-à-terre est entouré d'un jardin grand comme un drap et où la végétation laisse espérer qu'elle sera florissante dans quelques années, et où deux jeunes et maigres marronniers, à peine arrachés de la pépinière maternelle, s'élancent hardiment dans les airs, tendant leurs branches fluettes et améni-

qués le printemps manifeste son retour. C'est dimanche. M. Dubouloï, aidé de sa bonne et de son élève, procède à l'ouverture de la pharmacie. Il chantonne entre ses dents et paraît satisfait. C'est dimanche, et il est entendu que le couple modèle ira passer la journée à-bas dans la maison de campagne, que l'on n'a pas revue depuis l'automne dernier. Voici Mme Dubouloï qui, à son tour, fait son entrée dans la boutique; mais elle est pâle et semble quelque peu abattue. — Bonjour, ma chérie, lui dit joyeusement son mari. — Bonjour, mon ami, lui répond-elle sur un ton qu'elle essaie de rendre enjoué. — Quel temps hein? — Superbe, en effet! — Nous allons nous dépêcher de nous préparer pour notre première échappée vers la verte campagne? — Oh! moi, je reste ici. — Que-dis-tu? — Je te dis que je ne suis pas du tout disposée à sortir. — Allons bon, qu'est-ce qu'il y a? — Il y a que je suis terrassée par une migraine. — Voilà de la diable ou je ne m'y connais pas!... Prends un cachet d'antipyrine. — Non, non, je sens que ça ne me suffira pas. Il me faut du repos. — Nous qui nous étions fait une fête d'aller voir les feuilles pousser! — En effet! — Quelle guigne! — Mais, j'espère que cela ne va pas t'empêcher d'y aller? — Tu n'y penses pas, ma chérie?... Tout seul? — Pourquoi pas?... Tu ne te perdras pas?... Tu ne te perdras pas?... — Non, mais... — Je t'en prie; ne te prive pas de ce plaisir. — Mais, ce ne sera pas un plaisir, sans toi. — Vas-y... Tu me rapporteras des feuilles de nos jeunes marronniers, une ou deux, pour ne pas les abîmer... des feuilles, pour que je voie comment elles sont faites, ces fameuses feuilles de nos marronniers... puisque je ne peux pas aller les embrasser sur place. — Je t'assure, ma chérie, que je gate toute la joie que j'aurais à revoir notre petit nid. — Je t'en supplie... si tu ne le fais pas pour les feuilles, fais-le pour moi. — Allons, soit! — Nous déjeunerons de bonne heure et tu partiras tout de suite après le déjeuner. Evidemment, l'aimable et attentionné M. Dubouloï, bien qu'il fût anxieux de revoir sa petite maison de campagne, ne se disposait à y aller qu'à contre-cœur. Quoi qu'il en soit, dès le café absorbé il prit son chapeau gris pour se garantir du soleil et de la poussière, et sa canne. Il embrassa sa femme et lui recommanda de se bien soigner. Sur le seuil de la porte, celle-ci lui dit une fois de plus, avec une émotion de regret dans la voix. — N'oublie pas les feuilles! M. Dubouloï se dirigea vers la gare de l'Est. Pensif, il marchait, martelant du bout ferré de sa canne le bitume du trottoir, et il se trouvait déorienté d'être seul à prendre le train de Grande-Ceinture. Tout à coup, quelqu'un lui frappa sur l'épaule et une voix, dont il reconnut vaguement l'accent, lui dit sur un ton haut et bref: — Hé! Dubouloï! — Valentard! répliqua le pharmacien en se retournant et en dévisageant son interlocuteur, un bon gros père, dont la face rubiconde respirait la santé et la gaieté. — Quelle belle rencontre! — Que je suis heureux de te revoir! — Comment ça va-t-il? — Fort bien... et toi? — Comme l'ancien Pont Neuf! Ah... espère que nous allons prendre un bock pour célébrer cette inoubliable circonstance?

— Ah! mon vieux, je ne peux pas... — Comment tu ne peux pas?... Tu va me refuser de heurter ton verre contre le mien, à moi! — Ce n'est pas que je te refuse... mais... il faut que je prenne mon train. — Quel train?... Tu le prendras tout à l'heure, ton train... Il y en a toute l'année! M. Dubouloï donna les meilleures raisons, usa de tous les arguments pour accomplir son devoir, mais M. Dubouloï était si aimable qu'il ne put, finalement, faire autrement que de céder à son vieil ami Valentard. — Sur le pouce, alors? dit-il pour se mettre d'accord avec sa conscience. — Sur le pouce, acquiesça le joyeux Valentard. Et les deux amis s'attablèrent à une terrasse du boulevard Magenta. Ils se mirent à fouiller dans leurs vieux souvenirs qui remontaient à quinze ans, époque où ils s'étaient perdus de vue, malgré de hâtives rencontres, et où M. Dubouloï s'était établi rue du Château-d'Eau. Cependant, après les bocks vidés, M. Dubouloï fut assailli par un sentiment de délicatesse qui lui fit concevoir l'obligation de rendre sa politesse à Valentard et il demanda: — Nous reprenez ça? — Avec plaisir! approuva l'ami. Une seconde tournée de bocks vint mousser devant eux. Ils entamèrent la nomenclature des joyeux moments vécus, jadis au quartier Latin, et ce fut un sujet inépuisable autant qu'aléatoire. Les bocks se succédèrent... et l'heure passa. En jetant inconsciemment les yeux sur une pendule qui se trouvait de l'autre côté du boulevard, M. Dubouloï jeta un cri de stupefaction: — Sacré nom d'un chien! — Qu'est-ce qu'il y a? s'inquiéta Valentard. — Mon train!... J'oublie mon train!... Et il est quatre heures, et demi! — Cette fois, sans plus entendre les raisons spécieuses que lui donnait son vieux camarade, M. Dubouloï se leva, régla sa part de dépenses et se dirigea vers la gare de l'Est. M. Valentard le suivit. — Il n'y a plus de train pour le moment, déclara la préposée aux tickets quand M. Dubouloï arriva devant le guichet. — Comment! s'écria celui-ci... Quand y en aura-t-il? — Dans une heure vingt-cinq. — Eh bien! me voilà joli! — Allons!... ne te désolés pas! lui dit Valentard... Tu iras à la campagne une autre fois! — Tu es bon, toi! protesta M. Dubouloï. — Et puis ce n'est pas positivement pour la campagne que j'allais là-bas, c'est pour les feuilles. — Les feuilles? — M. Dubouloï expliqua quel charmant mystère se cachait sous les mots. Valentard, qui décidément voyait la vie sous un beau côté, le persuada que rien ne serait plus facile que de se procurer deux ou trois feuilles de marronnier, quand ce ne serait qu'à celui du 20 mars ou un gamain, pour une pièce de dix sous, trait le chercher. Et il conclut en disant: — Allons faire un tour sous les platanes encore nus des promenades municipales. De caractère docile, facile et aimable, M. Dubouloï se laissa convaincre tant et si bien que, quelques heures après, le deux vieux camarades étaient assis à une table de restaurant où ils continuaient à deviser galement sous l'inspiration qu'ils puisaient dans les vins fins qui se succédaient. Il était tard quand M. Dubouloï rentra chez lui, la tête un peu lourde, mais tenant précieusement en main trois feuilles de marronnier cueillies dans les conditions indiquées par M. Valentard, malgré l'inquiétude de voir surgir à tout moment le sergent de ville importun. — A quelle heure rentres-tu donc?

lui demanda doucement Mme Dubouloï à moitié endormie. — Il y a eu un accident de chemin de fer, butta-t-elle. — M. Dubouloï qui, peut-être pour la première fois, mentait à sa femme. Le lendemain, dès le réveil, le remords, qui n'avait pu se faire jour à travers les fumées des libations, commença à tenailler M. Dubouloï, d'autant plus que son épouse, confiante, admirait avec ferveur les feuilles qu'il avait rapportées et qu'elle croyait venir de leur jardin. Toute la semaine, il fut mal à son aise et se reprocha amèrement son équipée. Le dimanche suivant, le temps s'était maintenu au beau fixe, Mme Dubouloï décida que, cette fois, elle irait voir son "petit coin campagne". M. Dubouloï, après avoir essayé, timidement, de la détourner de son projet, l'accompagna, tête baissée, tracassé par un noir pressentiment. Quand les deux époux arrivèrent devant leur maison, ils furent frappés de stupeur. La porte d'entrée était forcée, les deux marronniers gisaient, cassés, sur la pelouse maigre et dans l'intérieur de la maison tout était bouleversé. Sur la table de la salle à manger un bout de papier sur lequel ces mots étaient écrits au crayon: — Sales bourgeois! y a rien à l'arboret chez vous... nous sommes volés... 1er janvier. Quel jour de l'an! Des cambrioleurs avaient passé par là! — Tu n'es pas venu dimanche dernier? demanda Mme Dubouloï à son mari. — Celui-ci courba le front sans mot dire. Et Mme Dubouloï, regrettant ses arbores et humiliée d'avoir été trompée par son mari, se mit à pleurer.

Astrologie de Septembre

La balance (du 22 septembre au 21 octobre) — Elle confère à ceux et à celles qu'elle influence une timidité native qui peut entraver leur réussite sociale, aujourd'hui surtout, où le succès n'appartient qu'aux audacieux. Leurs chances de fortune seront tardives, et ne se feront sentir qu'après un renversement préalable de la position sociale. Ayant horreur de la solitude, les personnes que cet aspect zodiacal influence rechercheront instinctivement la société, et se plairont au milieu des foules houleuses et broyantes. — Hommes et femmes seront fréquemment volés, surtout par leurs domestiques, et perdront aux courses et au jeu leurs épargnes. — L'ensemble de leur vie sera mouvementé, agité, avec de grandes alternatives de succès et de revers. Quant au mariage — cette grande loterie — il est, par ce signe horoscopique, plutôt maléficié, avec menaces de divorce, ou tout au moins de formalité désaccord. — Les enfants voyageront beaucoup, surtout en pays étrangers, où ils émigreront vers l'âge de 22 ans. La femme qui s'harmonise avec le signe de la Balance, est le Diamant, dont la vertu est de procurer des idées initiatives. Les Malais disent que le diamant se ternit au contact d'une main traîtresse — Dr Ely Star.

L'AFFAIRE MAYBRICK.

London, 1er septembre — La visite du Dr Clark Bell, de New York, à Mme Florence Maybrick dans la prison d'Aylesbury, a eu un grave résultat. Le Dr Clark Bell est un représentant de la Presse Associée qui découvrit une lettre de feu le baron Russell de Killowen, chef justice d'Angleterre, à Mme Maybrick. Dans cette lettre, le baron affirme de nouveau qu'il croit à l'innocence de Mme Maybrick; il déclare qu'elle a été injustement condamnée. Cette lettre est devenue depuis la base d'un nouveau mémoire, dans lequel M. Bell réclame la mise en liberté de la prisonnière. Une copie de ce document a été transmise à Sir Matthew White Ridley, secrétaire de l'intérieur. Sir Ridley y est prié de prendre le document en sérieuse considération. Le Dr Bell est allé d'Angleterre sur le continent, et il a pu obtenir une entrevue avec la prisonnière et avec sa mère, la baronne de Roques.

Le général Waldessee salué par les troupes françaises à Aden.

Boston, 1er septembre — Le maréchal comte Von Waldessee a été salué à l'empereur Guillaume, d'Aden, où il est arrivé hier. Le maréchal raconte les politesses dont il a été l'objet dans le port. Le navire La Champagne, qui transporte des troupes françaises, s'est approché du navire à bord duquel se trouve le général. Le corps de musique a joué, la troupe a posé des honneurs et le corps de musique allemand a répondu en jouant la Marseillaise. Les Français ont exécuté l'hymne national de l'Allemagne. Le général Waldessee a été reçu officiellement, puis le navire a continué sa marche vers la Chine.

Le cœur traduit par l'écriture.

La Graphologie peut être classée aujourd'hui parmi les sciences expérimentales, basées sur l'observation.

Si quelques lignes d'écriture ne suffisent pas à révéler l'âme tout entière, elles indiquent toujours un état d'âme.

L'écriture étant le geste écrit, le Graphologue est arrivé à reconnaître à certains signes, à la forme des lettres, à la disposition des lignes, nos sentiments les plus intimes, et à déterminer presque exactement notre caractère, nos aptitudes et même notre état de santé.

Le premier acte du Graphologue auquel on soumet une écriture, doit être de la considérer dans son ensemble afin de déterminer aussitôt quelle en est la dominante, car cette dominante servira de base à l'analyse. De larges marges, beaucoup d'alinéas, les mots très espacés, de longues finales sont les dominantes dans l'écriture d'un prodige.

Des lettres enchevêtrées, des traits bizarres, mouvementés et désordonnés sont les dominantes d'un cerveau déséquilibré que guette la folie.

Notre écriture dit nos détresses morales ou physiques; les Graphologues les lisent dans certains signes aussi facilement qu'un musicien lit les notes de musique.

Pour initier les lecteurs et les lectrices de L'Abelle à l'étude de la Graphologie, nous publions un tableau des signes évélateurs des aptitudes bonnes et mauvaises.

CŒUR	Bons Cœurs et Mauvais Cœurs.	
Impressionnable.....	Écriture peu couchée dans l'ensemble, mais ayant des lettres inclinées dans un sens et dans l'autre, ainsi qu'inégales en hauteur.	Il m'est possible de
Sans impressionnabilité.	Écriture sans aucune irrégularité et par suite très uniforme.	la nouvelle année
Vibrant.....	Écriture inclinée en direction et en hauteur, jointe à tous les signes de la supériorité.	plus serrées
Calmes.....	Écriture régulièrement inclinée, sobriété de traits, classique et uniformité générale.	soyez en de
Ardent.....	Écriture inclinée, mouvementée, appuyée, barres des r re-otus, le tout dans un ensemble de supériorité.	Tous mes vœux
Froid.....	Écriture renversée, anguleuse à la base, rigide dans sa direction avec des traits grêles.	L'écriture
Sensible.....	Écriture très inclinée, traits légers, assez d'uniformité dans le mouvement.	notre mariage
Insensible.....	Écriture raide, petits angles à la base des lettres, rigidité dans l'ensemble, les lettres généralement liées les unes aux autres.	que je suis
Bon.....	Écriture couchée sans exagération; bases des lettres arrondies; absence de crochets concentriques.	enfermés de rentes
Méchant.....	Écriture subitement droite; bases des lettres très anguleuses, barres des r appuyées et montantes.	à la lettre
Chaste.....	Écriture assez penchée; traits légers; points délicats et placés très haut.	Marguerite etc
Jaloux.....	Écriture très couchée, avec crochets concentriques retombant très bas et traits appuyés. On y trouve également tous les signes distinctifs de la passion.	effrayez vous
Susceptible.....	Écriture anguleuse, très couchée; lettres irrégulièrement serrées.	d'instruction
Dévoué.....	Liaison des majuscules à la lettre suivante; absence de crochets concentriques.	mon cher cousin
Pieux.....	Écriture peu appuyée; hampes des minuscules s'élevant droite, absence de crochets concentriques, ensemble général de supériorité. Ponctuation généralement peu appuyée et placée haut.	Mademoiselle de
Passionné.....	Écriture très couchée, très appuyée; barres des r très longues.	attendre
Egoïste.....	Grands crochets rentrant terminant les majuscules et tombant assez bas. Petits angles à la base des lettres et retours concentriques variés un peu partout.	Chère Marie,
Loyal.....	Écriture aussi haute à la fin des mots qu'au commencement, a largement ouvert, supériorité dans l'ensemble.	Certaines
Sceptique.....	Écriture redressée et mouvementée; barres appuyées et terminées en pointes aiguës.	à tout va
Personnel.....	Crochets rentrant qui ne retombent pas. Écriture calligraphique, infériorité dans l'ensemble. Nature généralement inoffensive.	Chère Marie,
Conscientieux.....	Écriture supérieure, avec les r très bien fermés dans le bas.	désormais
Austère.....	Écriture droite, anguleuse et rigide dans sa direction, barre des r en retour. Liaison stricte de toutes les lettres entre elles.	seulement
Large.....	Écriture très espacée et un peu lachée, courbes arrondies à la base des lettres.	chère amie
Obligé.....	Liaison de la majuscule à la lettre suivante; aucune terminaison. Pointes aiguës; écriture arrondie dans son ensemble.	mon cher ami